

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

TRAVERSER  
LES MONTAGNES,  
ET VENIR NAÎTRE ICI

De la même autrice chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Un si petit oiseau*

*Rita*

*Et le désert disparaîtra*

MARIE PAVLENKO

**TRAVERSER  
LES MONTAGNES,  
ET VENIR NAÎTRE ICI**



**VOIR DE PRÈS**

*« Le cri explose de nouveau dans l'immense ciel de nuit, doux et rauque, un chant magique, incantation millénaire qui a bercé l'humanité, il se heurte aux versants abrupts, démultiplié par l'écho qui le lance et le relance avec précaution. Comme un joyau, il fend la montagne jusqu'à elle. »*

Ce livre a bénéficié d'une bourse d'écriture du CNL.

© Éditions Les Escales domaine français,  
un département d'Édi8, 2024.

© 2025, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-735-1

**VOIR DE PRÈS**

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

« Plus jamais cette rue  
plus jamais ce chemin  
plus jamais cette ville  
plus jamais cette maison<sup>1</sup> »

Agota Kristof

« Il suffit d'une étoile à portée de la main  
pour conjurer le sort  
Dormez enfants du jour vos paupières demain  
reconnaîtront les morts<sup>2</sup> »

Claude Roy

---

1. Agota Kristof, « Plus jamais cette rue... », *Clous. Poèmes hongrois et français*, traduit du hongrois par Maria Maïlat, © Éditions Zoé, 2016.

2. Claude Roy, « Bestiaire des animaux que nous envoient les morts », *Poésies*, © Éditions Gallimard, 1970.

Les plafonniers sont froids. Le stylo-bille glisse sur la feuille blanche, seul bruit dans la pièce. Son index est sec, elle n'arrive pas à attraper le coin du papier, hésite, mouille son doigt d'un coup de langue.

Elle signe, trop de boucles, le résultat ne ressemble à rien.

Elle lève enfin la tête.

Le jeune couple lui sourit.

La notaire ramasse l'acte de vente, le glisse dans une pochette, la leur tend.

– Eh bien voilà, félicitations, vous êtes propriétaires !

Le couple hoche la tête, Astrid imagine leurs mains entrelacées sous la table.

Elle aussi est propriétaire. D'une maisonnette vue en photos. Un autre notaire a signé l'acte de vente par procuration, ce matin.

Elle part la rejoindre.

Maintenant.

Elle se lève, empoigne son énorme valise. Son téléphone vibre dans la poche de sa veste en lin. Elle s'efforce de rendre leur sourire aux petits jeunes, si jeunes – elle, mèches folles qui s'échappent de son chignon, lui, bermuda et barbe de trois jours.

– Je vous souhaite plein de bonnes choses !

« Choses » meurt au fond de sa gorge.

Elle serre la main de la notaire, s'éclipse. Silence embarrassé.

La valise est infernale, qu'est-ce qu'Astrid a bien pu fourrer à l'intérieur, l'ascenseur empeste le parfum, elle éternue dans son coude, le téléphone n'en finit pas de vibrer.

Vanessa est devant la porte cochère.

– Ah, je commençais à m'inquiéter ! s'exclame-t-elle avant de passer son bras sous celui d'Astrid. Vite, je suis en double file.

Astrid la laisse basculer la valise dans le coffre de la voiture. Elle s'installe devant, n'oublie pas de s'attacher, comment le pourrait-elle ?

« Arrête, Astrid, on est en ville, ça ne craint rien, laisse-les sans ceinture, ce que tu peux flipper pour tout ! »

« Mais... »

« Oh, maman, fais pas ta coincée ! »

Non, surtout pas.

– Ça s'est bien passé ? demande Vanessa.

– Comme la vente d'une maison dans laquelle tu as vécu quatorze ans et où sont nés tes deux enfants.

Astrid regarde droit devant elle, saisit du coin de l'œil le mouvement de tête de Vanessa, une poule cherchant un grain de maïs oublié par terre.

La voiture démarre, le clignotant est le seul bavard de l'habitacle.

La circulation est dense, les vélos slaloment entre les voitures, les bus. Le ciel n'a pas d'âme.

– À quelle heure est ton train ?

– Dans une heure.

– On n'est pas en retard.

Astrid ne reviendra plus à Paris, quitter

les pare-chocs astiqués qui rayent les rues sombres, les restos, les terrasses, la maison de quatorze ans.

« Oh ! Chat, chat ! »

Elle sort des toilettes, la culotte sur les genoux.

« Hiiiiii, j’y crois pas, je suis enceinte ! »

« Merde. On va être parents et on peut même pas s’arsouiller pour fêter ça ! »

Baisers mouillés.

La pluie termine de brouiller la ville, s’abat sur les boulevards encombrés, une averse brutale qui lave la fenêtre mais pas la tête. Une rafale de vent retourne un parapluie sur le trottoir et Astrid a envie de rire parce qu’elle est comme ce parapluie. Exactement.

Là-bas, la gare.

Vanessa ne s’arrête pas devant l’entrée, Astrid se tourne vers elle.

– Je cherche une place.

– Pas la peine.

– Quand même !

– Vanessa...

– D'accord, laisse-moi faire le tour pour te déposer devant.

La pluie s'en va tremper d'autres toits.

Le mascara de Vanessa coule.

Astrid sort, récupère la valise dans le coffre. Une bourrasque lui fouette la figure. Le trottoir luisant reflète maintenant un ciel bleu indécent.

Vanessa la rejoint, bras ballants.

« Ma sœur est un bourrin. Redoutable avocate, fille brillante, mais il lui manque un peu de tendresse. En surface seulement, parce qu'à l'intérieur, c'est un pays de larmes et de sang. Sois sympa, OK ? »

« C'est à moi que tu parles ? Il m'arrive de ne pas être sympa ? »

Il l'embrasse pour la faire taire.

Astrid ne se souvient pas de sa première rencontre avec Vanessa, seulement de la supplique de Kamal.

– Merci de m’avoir accompagnée.

Un coup de klaxon, la voiture gêne.

Vanessa se jette à l’eau, serre Astrid dans ses bras musclés, se détache :

– Tu es sûre de toi ? Tu peux encore reculer, on peut toujours.

Astrid s’essaie encore à sourire.

Toujours n’existe plus.

Vanessa cherche un mouchoir dans sa poche, se tapote les yeux.

– Tu fais comment après ?

– Je prends un bus. Le notaire m’attendra au terminus. Il m’emmènera à la maison. Et oui, je te l’ai déjà dit, j’ai aussi récupéré la vieille bagnole du gars. Le camion de déménagement arrivera demain matin avec un jerrican d’essence.

– J’ai oublié à quel point tu es organisée.

– Je l’étais.

Un klaxon, encore. Vanessa tapote l’épaule de sa belle-sœur avec maladresse.

– Je file, j’ai une audience cette après-midi.  
Tu m’appelleras ?

– Pas tout de suite. J’ai besoin... Je t’écrirai. Des lettres avec des timbres.

Le vaste hall grouille. Les voix des voyageurs, accompagnateurs, haut-parleurs tissent un dôme immense, dense. Il se heurte à la verrière, aux panneaux d’affichage, dit la présence, le groupe, les liens. Son corps à elle n’existe pas, silhouette translucide dans laquelle l’haleine chaude du mois d’août s’engouffre comme dans une cour battue par les vents.

Le voyage va durer huit heures, elle n’a prévu aucun en-cas.

Elle n’aura pas faim.

Elle trouve son wagon, hisse son monstre-valise sur le marchepied, appareille pour l’étrange voyage.

Elle aurait dû le faire avec Kamal quand ils auraient été vieux.

Elle ferme les yeux pour ne pas parler à son voisin et attend.

La suite.

Le bout du chemin.

L'autocar tressaute dans la montée. Les routes en lacets s'assombrissent déjà.

Combien de fois Kamal est-il venu ici ? Trois fois ? Quatre, peut-être ? A-t-il regardé comme elle, fasciné, les conifères prenant d'assaut le flanc des montagnes, opiniâtre et hirsute essaim, le jaune douceâtre de l'herbe brûlée par le soleil et l'altitude, l'ombre des reliefs jetant ses grands draps noirs sur les contours acérés ? Est-il passé par cette route que ses yeux balaient, bordée de buissons piquants, de talus herbeux et escarpés ?

Impossible de se rappeler le nom des villages où il marchait, trois jours volés pour arpenter les sommets. Le nez rougi et la mine réjouie au retour.

« Tu es sûre, ça ne t'embête pas ? »

« Mais non ! Vas-y ! Tu me raconteras

les randonnées dans ton Mercantour. Je partirai avec Soizic ou Betty quand il fera beau. On passera un week-end à la mer entre filles. »

« Super idée ! »

« C'est bien d'avoir des choses à se raconter. »

Le car s'arrête dans un cinquième village. Les maisons trapues sont taillées pour lutter contre la rudesse, elles s'étreignent. Les plus anciennes arborent des toits couverts de bardeaux de bois, les autres, des chapeaux de métal qui laisseront dégoutter la neige en hiver. Y aura-t-il des stalactites aux gouttières ? Astrid n'arrive pas à se souvenir du toit de la sienne : bois, métal ? Elle le saura bientôt.

« C'est quoi, chérie, une punition que tu t'infliges ? »

« Maman, je ne veux pas être désagréable, mais ce que je vis, tu n'en as aucune idée. Tant mieux pour toi.